

SPECTACLE POETIQUE AUTOUR DE BLAISE CENDRARS



Deux personnages (Tony Joudrier et Olivier Proust) se succèdent incarnant tour à tour le poète, ou plutôt la plume du poète qui court, infatigable, sur le papier ; livrant pêle-mêle les pensées, réflexions, sensations, vertiges, observations, obsessions, en un flux vaste et cosmique, embrassant le champ immense de l'auteur, poète-aventurier.

Le spectacle est conçu comme un long voyage à travers le monde qui correspond aussi à la vie du poète : partir dès son adolescence, boulinguer jusqu'à l'âge mûr et, l'expérience venue, revenir aux sources de son enfance.

Ainsi le spectateur, sur les pas de Blaise Cendrars, embarque immédiatement pour la Russie puis la Mandchourie, New York, Rio, l'Ouest et le Far West, l'Afrique, Le Nord, le Sud, Paris...

Prose du transsibérien

En ce temps là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance
J'étais à 16 000 lieues du lieu de ma naissance
J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares
Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours
Car mon adolescence était alors si ardente et si folle
Que mon coeur, tour à tour, brûlait comme le temple d'Ephèse ou comme la
Place Rouge de Moscou
Quand le soleil se couche.
Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.
Et j'étais déjà si mauvais poète
Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare,
Croustillé d'or
Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches
Et l'or mielleux des cloches...
Un vieux moine me lisait la légende de Novgorode
J'avais soif
Et je déchiffrais des caractères cunéiformes
Puis, tout-à-coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur la place
Et mes mains s'envolaient aussi, avec des bruissements d'albatros
Et ceci, c'était les dernières réminiscences du dernier jour
Du tout dernier voyage

Et de la mer.

Pourtant j'étais fort mauvais poète.
Je ne savais pas aller jusqu'au bout.
J'avais faim.
Et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés et tous les verres
J'aurais voulu les boire et les casser
Et toutes les vitrines et toutes les rues
Et toutes les maisons et toutes les vies
Et toutes les roues des fiacres qui tournaient en tourbillon sur les mauvais pavés
J'aurais voulu les plonger dans une fournaise de glaives
Et j'aurais voulu broyer tous les os
Et arracher toutes les langues
Et liquéfier tous ces grands corps étranges et nus sous les vêtements qui m'affolent...
Je pressentais la venue du grand Christ rouge de la révolution russe...
Et le soleil était une mauvaise plaie
Qui s'ouvrait comme un brasier.

En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de ma naissance
J'étais à Moscou, où je voulais me nourrir de flammes
Et je n'avais pas assez des tours et des gares que constellaient mes yeux
En Sibérie tonnait le canon, c'était la guerre
La faim, le froid, la peste et le choléra
Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions de charognes
Dans toutes les gares je voyais partir tous les derniers trains
Personne ne pouvait plus partir car on ne délivrait plus de billets
Et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu rester...
Un vieux moine chantait la légende de Novgorode.

Moi, le mauvais poète qui ne voulait aller nulle part, je pouvais aller partout
Et aussi les marchands avaient encore assez d'argent
Pour aller tenter faire fortune.
Leur train partait tous les vendredis matin.
On disait qu'il y avait beaucoup de morts.
L'un emportait cent caisses de réveils et de coucous de la Forêt Noire
Un autre, des boîtes à chapeaux, des cylindres et un assortiment de tire-bouchons de Sheffield
Un autre, des cercueils de Malmoë remplis de boîtes de conserve et de sardines à l'huile
Puis il y avait beaucoup de femmes
Des femmes, des entre-jambes à louer qui pouvaient aussi servir
Des cercueils
Elles étaient toutes patentées

On disait qu'il y avait beaucoup de morts là-bas
Elles voyageaient à prix réduits
Elles avaient toutes un compte-courant à la banque.

Or, un vendredi matin, ce fût aussi mon tour
On était en décembre
Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en bijouterie qui se
rendait à Kharbine
Nous avons deux coupés dans l'express et 34 coffres de joaillerie de
Pforzheim
De la camelote allemande "made in Germany"
Il m'avait habillé de neuf, et en montant dans le train, j'avais perdu un
bouton
Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent pensé depuis
Je couchais sur les coffres et j'étais tout heureux de pouvoir jouer avec le
browning nickelé qu'il m'avait aussi donné

J'étais très heureux insouciant.

Et pourtant, et pourtant
J'étais triste comme un enfant
Et l'Europe toute entière aperçue au coupe-vent d'un express à toute vapeur
N'est pas plus riche que ma vie
Ma pauvre vie
Ce châle
Effiloché sur des coffres remplis d'or
Avec lesquels je roule
Que je rêve
Que je fume
Et la seule flamme de l'univers
Est une pauvre pensée...
Du fond de mon coeur des larmes me viennent
Si je pense, Amour, à ma maitresse ;
Elle n'est qu'une enfant, que je trouvais ainsi
Pâle, immaculée, au fond d'un bordel.

Ce n'est qu'une enfant, blonde, rieuse et triste
Elle ne sourit pas et ne pleure jamais
Mais au fond de ses yeux, quand elle vous y laisse boire,
Tremble un doux lys d'argent, la fleur du poète.
Elle est douce et muette, sans aucun reproche.
Avec un long tressaillement à votre approche
Mais quand moi je lui viens, de-ci de-là, de fête,
Elle fait un pas, puis ferme les yeux - et fait un pas.

Car elle est mon amour, et les autres femmes

N'ont que des robes d'or sur de grands corps de flammes
Ma pauvre amie est si esseulée
Elle est toute nue, n'a pas de corps - elle est trop pauvre.

Elle n'est qu'une fleur candide, fluette,
La fleur du poète, un pauvre lys d'argent,
Tout froid, tout seul, et déjà si fané
Que de larmes me viennent si je pense à son coeur.

Et cette nuit est pareille à cent mille autres quand un train file dans la nuit
- Les comètes tombent -
Et que l'homme et la femme, même jeunes, s'amuse à faire l'amour.